

***La place***  
**Annie Ernaux**  
**Gallimard, Paris, 1983**

**Annie Ernaux, fille de petits commerçants**

**Présentation**

*La place* est une courte autobiographie (102 pages) d'écriture neutre, concernant la figure du père, et la relation d'"amour séparé" qui le liait à sa fille, séparé en raison de la distance sociale qui s'est peu à peu introduite entre eux. A. Ernaux raconte l'histoire de ses parents, leur ascension sociale, leurs conditions de vie et de travail, leurs espoirs, évoquant notamment des lieux, des gestes, des expressions. Il s'agit, comme elle le dit à la fin du texte, de "l'héritage qu'(elle) a du déposer au seuil du monde bourgeois et cultivé quand (elle) y est entrée".

**1. Une mobilité ascendante sur trois générations : origine sociale, formation, emplois, mobilité d'Annie, de ses parents et de ses grands-parents**

*a. Origine sociale des parents*

Le grand-père paternel d'Annie Ernaux se louait dans une ferme comme charretier; l'été, il faisait aussi les foins, la moisson. Il a travaillé dès l'âge de huit ans, et n'a su ni lire ni écrire.

Sa grand-mère paternelle avait, elle, appris à lire et écrire à l'école des sœurs. Elle tissait à domicile pour le compte d'une fabrique de Rouen.

Ils ont eu cinq enfants, dont le père.

Le père a été enfant de chœur. "*Comme la propreté, la religion leur donnait de la dignité.*"

Le père va à l'école communale, mais manque la classe lorsque les travaux de la ferme l'appellent. Il a su lire et écrire sans fautes. Quitte l'école à 12 ans, son père le place dans la même ferme que lui pour effectuer divers travaux de ferme ("gars de ferme"). En 1914, il est trop jeune pour être appelé.

A son retour du régiment, à 20 ans, il ne veut plus "*retourner dans la culture*". Il entre donc dans une corderie qui embauchait garçons et filles dès l'âge de 13 ans.

Il rencontre la mère à la corderie. Elle a travaillé dans une fabrique de margarine auparavant.

Le père de la mère était mort. La mère de la mère tissait à domicile, faisait des lessives et du repassage.

Ils se marient.

Le père, "*il avait appris la condition essentielle pour ne pas reproduire la misère des parents: ne pas s'oublier dans une femme*". On retrouve dans ces propos le fameux malthusianisme à la française.

*b. 1928-1945 : ouvrier et commerçant à la fois*

Ils s'installent ensemble. La mère a un premier enfant et s'arrête de travailler. Le père trouve une place mieux payée que la corderie chez un couvreur. Lors d'un accident du travail (il tombe du toit) sans gravité, la mère a l'idée de "*prendre un commerce*" sans mise de fonds importante et sans savoir-faire particulier, juste

l'achat et la revente des marchandises, “ *un commerce pas cher parce qu'on y gagne peu* ”. Ils achètent à crédit un café-épicerie à Lillebonne, à 30 km du Havre, en 1931. Ce commerce est situé dans la partie basse de la ville, où se trouve une des plus grosses usines textiles de la région jusqu'aux années 50, appartenant aux familles Desgenetais puis Boussac, entourée d'un ghetto ouvrier. “ *Après l'école, les filles entraient au tissage, une crèche accueillait plus tard leurs enfants dès six heures du matin. Les trois quarts des hommes y travaillaient aussi.* ”

Au début, les parents sont étonnés de gagner de l'argent aussi facilement, c'est-à-dire avec un effort physique si réduit. Rapidement, ils se partagent le travail, le père préférant tenir le café, la mère à l'épicerie. Importance du couple. Mais le commerce marche mal, car les clients n'ont pas d'argent. Ils craignent de devoir revendre la boutique et “ *retomber ouvriers* ”.

Finalement, le commerce ne rapportant pas plus qu'une paye d'ouvrier, le père se fait embaucher en même temps sur un chantier de construction de la basse Seine. La mère tient seule le commerce et le café dans la journée: elle est patronne à part entière, ce qui se voit à sa blouse blanche; lui garde son bleu de travail pour servir. La porosité des catégories d'emplois est bien illustrée: non seulement le père alterne des emplois d'ouvrier et de commerçant, mais ensuite il cumule ces deux emplois.

Il est donc à la fois commerçant et ouvrier; non syndiqué, méfiant à la fois des Croix-de-Feu et des communistes “ *qui lui prendraient son commerce* ”: politiquement, le monde ouvrier pas encore quitté, le père a déjà acquis une mentalité de petit propriétaire. Il garde ses idées pour lui: “ *Il n'en faut pas dans le commerce* ”. On comprend à travers cet avis le peu de cohésion politique du monde des petits commerçants.

Les parents trouvent peu à peu leur place dans la Vallée, “ *liés à la misère et à peine au-dessus d'elle* ”, faisant crédit aux familles nombreuses ouvrières. La mère insiste pour que le père retourne à la messe, où il a cessé d'aller après le régiment, et pour qu'il perde ses “ *mauvaises manières* ”, c'est-à-dire ses manières de paysan ou d'ouvrier: la mobilité sociale est recherchée également à travers les façons de parler, de se tenir, etc. Le père fait des efforts pour “ *tenir sa place* ”, pour paraître plus commerçant qu'ouvrier.

Le père entre aux raffineries de pétrole Standard, dans l'estuaire de la Seine; il y travaille de nuit. Il gagne beaucoup plus que sur le chantier, et y a de l'avenir: il deviendra en effet contremaître par la suite. Mais les conditions de travail y sont dures.

Le Front Populaire reste selon Annie Ernaux “ *le souvenir d'un rêve, l'étonnement d'un pouvoir qu'il n'avait pas soupçonné, et la certitude qu'ils ne pouvaient le conserver* ”: peu de confiance dans l'avenir des réformes. De plus, le père passe ses congés payés de l'usine à servir au café, maintenant sa poly-activité.

En 1939, le père n'est pas appelé: il est trop vieux. Les raffineries sont incendiées par les Allemands. Les parents quittent Lillebonne sous les bombardements, la mère enceinte de 6 mois. Ils rentrent rapidement à Lillebonne, où naît Annie.

### *c. 1945-1967 : des petits commerçants à la professeur de lettres*

En 1945, les parents décident de quitter la Vallée, dont les brouillards et l'humidité étaient considérés comme mauvais pour la santé. Ils vendent le fonds, et décident de retourner à Yvetot. Là, aucun commerce correspondant à leurs moyens n'étant à vendre, le père se fait embaucher par la ville au remblaiement des trous de bombes. Ils trouvent finalement un fonds de café-épicerie-bois-charbons dans un quartier décentré. La vie d'ouvrier du père prend fin avec cette nouvelle installation.

Ce nouveau commerce marche mieux que celui de Lillebonne: pas de concurrents immédiats, et une population moins uniformément ouvrière dans le quartier (artisans, employés du gaz ou d'usines moyennes, retraités "économiquement faibles").

Annie va au pensionnat catholique (où elle n'est pas pensionnaire), une institution religieuse choisie par sa mère.

Déjà propriétaire du fonds de commerce, le père décide au début des années 1950 d'emprunter pour se rendre propriétaire des murs et du terrain; personne dans la famille ne l'avait jamais été auparavant. Bonheur, mais crispation de l'aisance gagnée à l'arrachée. Tout coûte cher ; ils vivent un manque perpétuel.

Ils réussissent à se maintenir économiquement, mais le quartier se prolétarise: les cadres moyens partent habiter les immeubles neufs avec salle de bain, remplacés par des jeunes ménages ouvriers à petit budget, des familles nombreuses en attente d'un logement H.L.M. Au café, la clientèle est moins gaie: des buveurs occasionnels plus rapides et payants; "*impression de tenir un débit de boisson convenable*". La reconstruction d'Yvetot leur enlève des clients, qui vont dans les magasins neufs et supermarchés du centre; à l'épicerie, les clients réguliers sont moins nombreux. Le gouvernement est "*soupçonné de vouloir notre mort en favorisant les gros (...) le monde entier ligué*". Ce petit commerçant se vit perpétuellement comme en danger. En 1955, le père vote pour Poujade, "*comme un bon tour à jouer, sans conviction*".

A 59 ans, le père doit se faire opérer: "*une tuile*" pour les commerçants qui ne profitaient pas encore de la sécurité sociale en 1958. Il reste le moins longtemps possible à la clinique. Sa force de travail est perdue. La mère se retrouve seule à soulever les caisses des livraisons, les sacs de pommes de terre, etc. Encore une fois, elle a un rôle-clé. En politique, une familiarité complice avec "*le grand Charles*".

Annie entre comme élève-maîtresse à l'école normale de Rouen, nourrie et blanchie. Mais elle quitte l'école en cours d'année "pour une question de liberté". Son père ne la comprend pas, elle à qui l'Etat offrait d'emblée une place dans le monde. Elle passe du temps à Londres, puis entre en licence de lettres à Rouen. Elle est boursière.

Elle présente à ses parents un étudiant en sciences politiques avec qui elle va se marier : "*Ils n'ont pas cherché à savoir, comme ils l'auraient fait pour un ouvrier, s'il était courageux et ne buvait pas.*" Annie et son mari s'installent à Annecy : "*On tendait les murs de toile de jute, on offrait du whisky à l'apéritif, on écoutait le panorama de musique ancienne à la radio. (...) J'ai glissé dans cette moitié du monde pour laquelle l'autre n'est qu'un décor.*"

Le père n'a alors plus d'ambition, il est résigné à ne plus attirer de nouvelle clientèle, "*à ce que son commerce ne soit qu'une survivance qui disparaisse avec lui*". Face à la concurrence des supermarchés, il envisage de vendre le commerce, et de se mettre en retraite. Ses aspirations : emporter du bon vin et des conserves, élever quelques poules pour les œufs frais, aller voir sa fille dans les Alpes. "*Déjà, il avait la satisfaction d'avoir droit, à 65 ans, à la Sécurité Sociale. Quand il revenait de la pharmacie, il s'asseyait à la table et collait les vignettes avec bonheur.*" Il n'a pas le temps de réaliser cette retraite ; il meurt le 25 juin 1967, deux mois exactement après le succès d'Annie au Capès, succès qui entérine son ascension sociale. "*Peut-être sa plus grande fierté, ou même, la justification de son existence : que j'appartienne au monde qui l'avait dédaigné*".

## 2. Conditions de vie

Les principaux éléments donnés par A. Ernaux pour décrire ses conditions de vie et celles de ses parents concernent surtout les logements successifs qu'ils ont habité et leur confort ; ces éléments décrivent en même temps les conditions de travail dans la mesure où le logement privé et le commerce étaient à peine séparés. Elle évoque aussi les conditions sanitaires, et l'alimentation.

Les parents du père d'Annie habitaient une maison basse, au toit de chaume, au sol en terre battue. Les enfants (dont le père d'Annie) avaient toujours des vers ; *“ pour les chasser, on cousait à l'intérieur de la chemise, près du nombril, une petite bourse remplie d'ail. L'hiver, du coton dans les oreilles ”*. Quand le père d'Annie travaillait comme garçon de ferme, il était logé (au-dessus de l'étable, une paillasse sans draps), nourri (viande pleine de vers), blanchi. Le lieu de travail et le logement étaient confondus.

Lorsque le père et la mère s'installent à Yvetot, ils louent un logement de 4 pièces, deux en bas, deux en haut ; pour la mère, c'est la réalisation du rêve de la *“ chambre en haut ”*. A Lillebonne, le fonds de commerce qu'ils achètent à crédit se situe dans la partie basse de la ville, au fond de la combe où les brouillards stagnent toute la journée. Dans le café-épicerie, des pièces sombres au plafond bas, une minuscule courette avec un cabinet qui se déversait directement dans la rivière. *“ Ils n'étaient pas indifférents au décor, mais ils avaient besoin de vivre. ” “ Aux fortes pluies, la rivière inondait la maison. Pour venir à bout des rats d'eau, il a acheté une chienne. ”* Le commerce marche mal : *“ Pour faire face, surtout pas de désirs. Jamais d'apéritifs ou de bonnes boîtes sauf le dimanche. ”*

En 1938, la première fille des parents (sœur d'Annie, qu'elle n'a jamais connue) meurt à 7 ans de la diphtérie : *“ comme les autres enfants de la Vallée, elle n'était pas vaccinée ”*.

De retour à Yvetot, à la sortie de la guerre, ils achètent un fonds de café-épicerie : une maison paysanne modifiée avec une grande cour et un jardin ; ils sont propriétaires du fonds de commerce et locataires du local, comme le stipulent les lois de 1926 et 1928. *“ Au rez-de-chaussée, l'alimentation communiquait avec le café par une pièce minuscule où débouchait l'escalier pour les chambres et le grenier. Bien qu'elle soit devenue la cuisine, les clients ont toujours utilisé cette pièce comme passage entre l'épicerie et le café. Sur les marches de l'escalier, au bord des chambres, étaient stockés les produits redoutant l'humidité, café, sucre. Au rez-de-chaussée, il n'y avait aucun endroit personnel. Les cabinets étaient dans la cour. ”* Les photos sont prises avec ce qu'on est fier de posséder : le commerce, le vélo, plus tard la 4CV. A Yvetot, c'est l'évidence du bonheur après les trois huit de la raffinerie, et les rats de la Vallée. Dans les années 1950, la mère fait installer un cabinet de toilette à l'étage ; le père ne s'en est jamais servi, se lavant et se rasant toujours dans la cuisine.

Loisirs et jours de repos : le dimanche, toilette, *“ un bout de messe ”*, manger quelque chose de bon, parties de dominos ou promenade en voiture l'après-midi. L'été, ils fermaient le commerce deux jours entiers : l'un pour aller chez des amis (employé des chemins de fer), l'autre pour se rendre en pèlerinage à Lisieux (visite du Carmel, du diorama, de la basilique, puis restaurant ; l'après-midi, les Buissonnets et Deauville-Trouville où ils se trempaient les pieds pantalon et jupe retroussés ; *“ ils ont cessé de le faire parce que ce n'était plus à la mode ”*). Ils gardent jusqu'à la mort du père ces conditions de vie. Le père aime construire de ses mains un garage, un appentis, s'occuper de lapins et de poules.

### 3. Conditions de travail

- Des grands-mères : “ *Comme les autres femmes du village, elle (la grand-mère paternelle d’Annie) tissait chez elle pour le compte d’une fabrique de Rouen, dans une pièce sans air recevant un jour étroit d’ouvertures allongées, à peine plus larges que des meurtrières. Les étoffes ne devaient pas être abîmées par la lumière.* ” Cette condition était partagée par les deux grands-mères d’Annie Ernaux.

- Du père dans son enfance : à la ferme où il est employé, le père s’occupe des vaches, des pommes, de nettoyer le poulailler. “ *Mais aussi la galette des rois, l’almanach Vermot, les châtaignes grillées, le cidre bouché et les grenouilles pétées avec une paille.* ” “ *Mon père travaillait la terre des autres, il n’en a pas vu la beauté.* ”

- A la corderie, son premier emploi non agricole : le père découvre un travail propre, à l’abri des intempéries, avec des toilettes et des vestiaires non mixtes, des horaires fixes. La sirène rythme le travail.

- Au premier café-épicerie, à Lillebonne, les parents sont étonnés de gagner de l’argent avec si peu d’efforts physiques (ce qui est signe d’ascension sociale) : “ *commander, ranger, peser, au petit compte* ”. Mais les lieux sont peu confortables (cf conditions de vie).

- Dans le chantier de la basse Seine : “ *il travaillait dans l’eau avec de grandes bottes ; on n’était pas obligé de savoir nager* ”. Puis il travaille aux raffineries de pétrole où il travaille de nuit ; “ *il bouffissait, l’odeur de pétrole ne partait jamais, c’était en lui et elle le nourrissait ; il ne mangeait plus* ”.

- Le café-commerce d’Yvetot est caractérisé par une absence de séparation entre les lieux privés et les lieux publics, comme le montre l’extrait cité plus haut. Les conditions de travail y sont donc, semble-t-il, agréables : “ *La salle de café toujours tiède, la radio en fond (...) Conversations, la pluie, les morts, l’embauche (...) Cendrier vidé, coup de lavette à la table, de torchon à la chaise.* ” Ce sont les temps de travail qui sont importants : de l’aube au soir, sans congés ; le commerce est fermé le dimanche à partir de 13 heures, et deux jours pendant l’été.

### 4. Rapport au travail

#### a. De paysan

Annie considère qu’en entrant à la corderie, son père est “ sorti du premier cercle ”. Il s’agit d’une vision littéraire (renvoie aux subdivisions concentriques de l’Enfer qu’on trouve dans *La Divine Comédie* de Dante) de la mobilité sociale ascendante.

“ *Le pire, c’était d’avoir les gestes et l’allure d’un paysan sans l’être* ”, c’est-à-dire de porter encore les traces fraîches de son ascension sociale.

#### b. D’ouvrier

A la corderie : “ Il était sérieux, c’est-à-dire, pour un ouvrier, ni feignant, ni buveur, ni noceur. Le cinéma et le charleston, mais pas le bistrot. Bien vu des chefs, ni syndicat ni politique. Il s’était acheté un vélo, mettait chaque semaine de l’argent de côté. ” Quand le commerce marche mal, peur omniprésente de devoir retourner à l’usine, de “ retomber ouvriers ”, ce statut qu’ils avaient réussi à quitter. Faisant crédit aux familles nombreuses ouvrières, “ ils ne sont plus ici du bord le plus humilié ”. Le statut d’ouvrier est donc le plus stigmatisant, celui à quitter à tout prix. L’ascension sociale est le rêve des parents.

#### c. De commerçant

Au café-épicerie d’Yvetot, la clientèle est variée, en moyenne des “ gens pas fiers ”: buveurs réguliers d’avant ou après le travail, équipes de chantiers, un contrôleur de la sécurité sociale, quelques clients moins populaires; le dimanche, une clientèle familiale pour l’apéritif, et les vieux d’un hospice voisin l’après-midi. Son père a

“ conscience d’avoir une fonction sociale nécessaire, d’offrir un lieu de fête et de liberté ”; mais ce café était aussi “ un “ assommoir ” pour ceux qui n’y auraient jamais mis les pieds ”. Son rêve: “ Tenir un beau café au cœur de la ville, avec une terrasse, des clients de passage, une machine à café sur le comptoir. Manque de fonds, crainte de se lancer encore, résignation. Que voulez-vous. ”

#### d. De professeur

Annie réussit bien à l’école. Son père voit cela un peu comme une faveur du destin, qu’il craint de voir cesser; chaque composition, puis chaque examen réussi est “ autant de pris ”; il espère qu’elle sera “ mieux que lui ”. Il dit de sa fille qu’elle “ apprend bien ”, jamais qu’elle “ travaille bien ”: “ travailler, c’était seulement travailler de ses mains ”. Devant les clients, la famille, les amis, le père est gêné, a presque honte qu’Annie ne gagne pas encore sa vie à 17 ans ; “ autour de nous toutes les filles de cet âge allaient au bureau, à l’usine ou servaient derrière le comptoir de leurs parents ”. Cependant fierté du père : à sa mort, Annie découvre, dans son portefeuille, une coupure de journal annonçant les résultats du concours d’entrée à l’école normale, où elle est deuxième.

### **Chronologie**

1899: naissance du père

1906: naissance de la mère

1928: mariage des parents

1931: achat du café-épicerie de Lillebonne

1932: naissance de la sœur d’Annie

1938: mort de la sœur d’Annie

1940: naissance d’Annie

1945: retour des parents à Yvetot. Achat du café-alimentation.

1964: mariage d’Annie; naissance de son premier enfant

1967: 25 avril: succès à l’épreuve pratique du Capes

25 juin: mort du père

1968: naissance du second enfant d’Annie

1970: la mère vend son fonds de commerce et s’installe chez ses enfants à Annecy

1971: succès à l’agrégation de lettres modernes

1974: *Les armoires vides*

(...) 1982-83: rédaction de *La place*.